

Recherches sociographiques



Danielle OUELLET, *Histoires de chimistes : l'École supérieure de chimie de l'Université Laval, 1920-1937*

Martine Foisy

Volume 40, numéro 1, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057265ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057265ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Foisy, M. (1999). Compte rendu de [Danielle OUELLET, *Histoires de chimistes : l'École supérieure de chimie de l'Université Laval, 1920-1937*]. *Recherches sociographiques*, 40(1), 187–189. <https://doi.org/10.7202/057265ar>

bien que d'autres s'ouvrent aux chercheurs et aux constructeurs de techniques. En outre, avec le temps, ce sont les contraintes techniques ou scientifiques accumulées qui dirigent de plus en plus les choix qui suivent. Selon plusieurs auteurs, la diversité des points de vue se limite alors aux aspects techniques ; les influences sociales sont graduellement évacuées. L'idée d'une trajectoire ou d'un style technologique que les historiens et sociologues des systèmes technologiques complexes ont mis en évidence s'applique à merveille à la construction d'un gros appareil scientifique tel le tokamak.

J'aurais deux petits reproches à faire : un à l'auteur, l'autre à l'éditeur. L'auteur a, me semble-t-il, bien du mal à ne pas présenter la décision de construire un tokamak à Varennes comme l'histoire héroïque d'une petite équipe de chercheurs du Québec qui arrive, après maintes difficultés et contraintes financières, à surmonter tous les obstacles politiques, professionnels et techniques. Le titre même de l'ouvrage en dit déjà long. Il y a chez l'auteur un léger parti pris pour l'équipe québécoise, comme s'il s'agissait d'un match sportif. Les entretiens en profondeur qu'il a menés auprès des scientifiques québécois ont probablement coloré sa vision des choses. Même s'il a consulté tous les documents officiels pertinents, il n'a pas rencontré et interrogé les critiques du projet québécois en personne, notamment ceux qui défendaient le confinement inertiel du plasma ou d'autres voies de recherche en fusion nucléaire. Le confinement inertiel, que le confinement magnétique avait supplanté, et pas seulement au Canada, semble, grâce aux progrès de la technologie du laser, revenir en force et offrir des possibilités nouvelles face aux succès mitigés de la technique du tokamak (*La Recherche*, juin, 1997, p. 67-71).

La qualité des illustrations laisse à désirer. Certes, on comprend ce qu'elles représentent, mais elles sont rudimentaires, sans couleurs, peu attrayantes. À comparer à la richesse, voire même l'art, des illustrations qui parcourent les manuels universitaires, les revues savantes et les revues de vulgarisation scientifique, cet ouvrage, qui est une contribution majeure et originale à la sociologie et l'histoire de la science au Canada, souffre d'anémie visuelle. Après tout, en science et technologie, les illustrations comptent ; elles sont un moyen de dire les choses, de présenter des idées et des appareils complexes.

Louis GUAY

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Danielle OUELLET, *Histoires de chimistes : l'École supérieure de chimie de l'Université Laval, 1920-1937*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996, 189 p.

Après deux biographies consacrées respectivement à Adrien Pouliot et Fernand Séguin (écrite celle-là avec le journaliste Jean-Marc CARPENTIER), deux

ardents défenseurs et promoteurs des sciences, Danielle Ouellet nous offre cette fois-ci la biographie non pas d'un seul individu mais d'une petite collectivité composée d'une dizaine de personnes, au sein de laquelle trois protagonistes sont plus longuement dépeints (Alexandre Vachon, Joseph Risi et Cyrias Ouellet). *Histoires de chimistes* nous livre le portrait de ces acteurs qui se sont côtoyés à l'École supérieure de chimie de l'Université Laval, de sa création en 1920 jusqu'à sa transformation, dix-sept années plus tard, en Faculté des sciences.

D'entrée de jeu, l'auteure prend soin d'informer le lecteur sur la nature de son ouvrage, car contrairement à ce qu'il pourrait attendre d'un livre tiré d'une thèse de doctorat, celui-ci a été rédigé pour un public de non-initiés. Faire aimer les sciences par le biais de l'histoire des gens qui s'y sont dévoués, voilà l'objectif avoué de l'auteure. Pour faire ressortir cette dimension humaine, elle privilégie une approche biographique faisant appel à l'anecdote, qu'elle considère comme un « moyen efficace de susciter l'intérêt des non-initiés » (p. 14).

Cette mise au point faite, l'auteure nous introduit dans l'univers des premiers chimistes de l'Université Laval. Elle distingue parmi eux trois générations, correspondant à autant de chapitres : les pionniers, les maîtres et la relève. Les pionniers n'ont pas de « formation de chercheur au sens moderne du terme », comme les maîtres et la relève. Plus marquante que leur apport scientifique est leur contribution au développement institutionnel. Les maîtres désignent les professeurs venus de l'étranger qui introduisirent une pratique de la recherche et formèrent à leur image la relève canadienne-française. Cette dernière, plus que ses maîtres, fut en mesure de poursuivre des recherches originales.

Nulle part, il n'est question de la méthodologie ayant présidé au choix des différents acteurs présentés. Aucune explication non plus n'est donnée quant au traitement inégal que ces derniers méritent. Par exemple, la moitié du chapitre consacré à la relève est réservé au seul Cyrias Ouellet, alors que dans un même nombre de pages, l'auteure règle le sort de quatre de ses collègues. On ne saisit pas toujours la pertinence des éléments d'information recensés, lesquels sont rarement analysés.

On peut attribuer cette situation à l'absence d'une problématique. L'auteure tente en vain d'unifier son propos en invoquant un concept de son cru, l'« élargissement de la conscience scientifique », qu'elle définit comme étant l'« éveil progressif à la science telle qu'elle est pratiquée par les chercheurs de tous les pays » (p. 19), mais cette notion reste beaucoup trop vague pour pouvoir constituer une problématique opérationnelle.

L'auteure espère que les « informations de première ligne contenues dans son livre pourront servir de base à une histoire de la chimie au Canada » (p. 14), car, prend-elle soin de souligner, sa démarche « respecte aussi, cela va de soi, les faits historiques » (p. 14). À ce titre, les appendices joints à la fin de cette étude (emplois des diplômés en chimie (1925-1938) de l'Université Laval en 1953, origine géographique des étudiants de l'École supérieure de chimie), que l'auteure n'exploite pas, présentent un intérêt certain. Pour le reste, il aurait fallu qu'elle cite

ses sources, indique ses références bibliographiques afin que les données fournies puissent être d'une quelconque utilité.

En somme, de la méthode propre à la discipline historique, Danielle Ouellet ne semble guère s'être souciée. Il ne s'agit pas ici de déterminer ce qui est acceptable ou non pour un livre destiné à un auditoire de non-initiés, mais de se questionner sur le fait que cet ouvrage qui n'a rien d'académique ait été publié par des presses dites universitaires.

Martine FOISY

Département d'histoire,
Université du Québec à Montréal.

Louis FAVREAU et Benoît LÉVESQUE, *Développement économique communautaire. Économie sociale et intervention*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1996, 230 p.

L'ouvrage de Louis Favreau et Benoît Lévesque, *Développement économique communautaire. Économie sociale et intervention*, présente de grandes qualités. Tout d'abord, il convient de souligner l'importance et la pertinence du sujet traité. Le développement économique communautaire s'inscrit en effet au cœur des plus récentes préoccupations d'arrimage de l'économie au social. Aux prises avec de sérieux problèmes de chômage structurel, de pauvreté et d'exclusion sociale, nos sociétés doivent adopter de nouvelles pratiques de développement socio-économique. Après avoir brossé succinctement l'évolution des transformations sociales de la société capitaliste, les auteurs expliquent clairement l'émergence de nouvelles formes de pauvreté et proposent certaines avenues pouvant favoriser le développement économique communautaire. C'est ainsi que tout le chapitre 3 de l'ouvrage traite, sous forme d'études de cas, des nouvelles pratiques de développement local et d'économie sociale. On y apprend l'existence d'expériences fort intéressantes de revitalisation économique et sociale. Que ce soient les nouvelles coopératives de travail, les corporations de développement communautaire (CDC), les corporations de développement économique communautaire (CDÉC), les comités régionaux de relance de l'économie et de l'emploi (CRÉE) ou les conseils régionaux de développement (CRD), toutes ces entités ont contribué à la mise en œuvre d'une stratégie efficace de développement local.

Un des grands mérites de Favreau et Lévesque est de dépasser la simple description d'un phénomène. Par exemple, le chapitre 2 (*De la pauvreté au développement local: Un nouveau modèle en émergence*) n'est pas seulement une tentative de classification des différents types de pauvreté urbaine mais aussi une analyse de la dynamique de la pauvreté au regard de ses deux grandes dimensions : les dimensions sociale et économique. Les auteurs nous expliquent d'une part les causes de l'effritement de la vitalité des communautés locales et, d'autre part, les